

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE I.

« NAPOLÉON satisfait se déclare. » (Page 135 [101].)

Ainsi commence ce chapitre. L'auteur oublie que, dans les pages qui précèdent, il nous a montré l'empereur sans cesse « irrité et mécontent. » De quoi donc est-il satisfait, maintenant que toutes les démarches en faveur de la paix ont échoué, et qu'il est obligé de recourir aux armes? M. de Ségur a-t-il voulu insinuer que, quand Napoléon désirait si ardemment le maintien de la paix, c'était dans l'espoir d'obtenir la guerre? S'il eût voulu écrire l'histoire avec impartialité, il n'eût point passé sous silence un fait important, connu de toute l'Europe. C'est que le retour de M. Prevost, secrétaire de légation, arrivé le 19 juin à Gumbinen, apprit seul à l'empereur que l'ordre donné au général Lauriston, de se rendre à Wilna auprès d'Alexandre, n'avait pu avoir son effet, des passe-ports lui ayant été refusés; et qu'ainsi le dernier espoir du maintien de la paix était détruit. Ce ne fut même que trois jours après, que l'empereur fit sa proclamation à l'armée.

« A Tilsitt, dit Napoléon, la Russie a juré éternelle alliance à la France, et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses sermens. Elle ne veut donner aucune explication de son

étrange conduite, que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion. »

Voilà les vrais motifs de la guerre, exposés franchement. L'auteur ne parle de la proclamation de l'empereur Alexandre que pour lui donner l'avantage sur celle de Napoléon; il la trouve *simple* et *modérée*. Simple! et l'empereur Alexandre fait d'une guerre politique une guerre de religion et de fanatisme. Modérée! oui; mais pourquoi l'était-elle? C'est parce que ce prince était effrayé du danger de la fausse position où il se trouvait placé.

Depuis 1810, tous ses actes avaient eu pour objet l'envahissement du duché de Varsovie. L'arrivée des divisions russes de Moldavie sur les frontières de Pologne; le recrutement extraordinaire opéré dans tout l'empire russe, à une époque où, à l'exception des garnisons des places fortes de la Prusse, il n'y avait plus dans toute l'Allemagne qu'une faible armée française à Hambourg; les menées sourdes qui se tramaient avec le cabinet de Berlin, avaient assez dévoilé ses projets. Si l'on pouvait en douter, la disposition des armées russes, placées sur la lisière de la Prusse et de la Pologne, les immenses magasins rassemblés à Wilna, à Minsk, etc. convaincraient les plus incrédules.

Certes, si Alexandre eût voulu se tenir sur une simple défensive, il n'eût point placé ses troupes sur une étendue de soixante lieues de frontières, et n'eût pas établi, en première ligne, d'aussi immenses magasins. Surpris par les savantes manœuvres de l'empereur, et par la rapidité de ses marches, il voyait son centre enfoncé, et le sort de son aile gauche tout-à-fait compromis. Ajoutons qu'en même temps qu'il faisait sa proclamation, il envoyait son ministre de la police Balachoff au quartier-général de Napoléon, pour arrêter la marche de l'armée française par de feintes négociations. Telles sont les causes du ton modéré de la proclamation d'Alexandre.

CHAPITRE II.

Nous voici au passage du Niémen. « Napoléon, dit l'auteur, qu'une voiture avait transporté jusque là, monte à cheval. » (Page 142 [106].) M. de Ségur voudrait-il faire croire que Napoléon, dédaignant de partager les fatigues du soldat, faisait commodément la guerre en voiture? Ceux qui l'ont connu, savent que, lorsqu'aucun objet important ne devait attirer son attention sur la route, il suppléait, en voiture, au repos que ne lui permettaient pas de prendre ses occupations multipliées. Mais le plus souvent il y travaillait.

« Napoléon reconnut le fleuve russe (le Niémen) sans se déguiser, comme on l'a cru fausement. » (P. 142 [106].) Puisque M. de Ségur attache de l'importance à paraître particulièrement instruit d'un fait fort minutieux en lui-même, il aurait dû s'en mieux informer. Il eût été exact de dire que, le 23 juin, l'empereur se couvrit d'une capote et du bonnet de police de l'un des cheveu-légers polonais de l'escadron de service de sa garde, pour reconnaître le Niémen. Napoléon ne se *couvrit pas de la nuit* (p. 142 [106]), d'abord, parce qu'il n'aurait pu bien choisir son point de passage, n'y voyant pas; ensuite, parce qu'en juin, il fait déjà jour dans cette contrée à deux heures du matin.

Comment M. de Ségur avance-t-il que Napoléon, dans cette reconnaissance, a *franchi* la frontière, quand ce n'est que le 23, à dix heures du soir, que l'armée a commencé

son passage? Ne se serait-il permis une pareille licence que pour amener ce rapprochement: « que cinq mois après, » Napoléon ne put repasser cette frontière qu'à la faveur d'une même obscurité » (page 142 [106]); ce qui est un fait aussi inexact que l'intention est peu bienveillante.

On croirait, en voyant la description que fait l'auteur du passage du fleuve, et de la nuit pendant laquelle il s'opéra, qu'il n'a jamais couché au bivouac. Quelle singulière idée les militaires se feront-ils de lui, en lisant ces jérémiades pour avoir passé une belle nuit d'été à la belle étoile! Heureusement que les soldats français n'avaient pas été aussi démoralisés par cette nuit de bivouac, que M. de Ségur. Leur courage n'en était pas refroidi, « puisque leur ardeur était si grande que deux divisions d'avant-garde, « se disputant l'honneur de passer les premières, furent près d'en venir aux mains. » (Page 146 [109].)

Plus bas, il place Napoléon à l'entrée du pont, qu'il a passé *sans hésiter, pour encourager les soldats de ses regards.* (page 146 [109].) Ce sont les mêmes soldats qu'il vient de nous peindre comme prêts à en venir aux mains pour passer.

« Ils parurent plus animés que lui, soit qu'il se sentît peser sur le cœur une si grande agression, soit que son corps affaibli ne pût supporter le poids d'une chaleur excessive, ou que déjà il fût étonné de ne rien trouver à vaincre. » (Page 146 [109].)

M. de Ségur ignore que, quand il s'agit de surprendre un point de passage sur une rivière, on manœuvre de manière à ne pas y trouver l'ennemi. Lorsqu'on a réussi, comment serait-on étonné de ne rien trouver à vaincre? Le seul obstacle à vaincre, c'était le fleuve, et il était vaincu.

M. de Ségur ne l'est pas. Il a plus d'une réserve toute prête: *le corps affaibli de Napoléon ne peut supporter le poids d'une chaleur excessive.* Ainsi le général qui avait

bravé si souvent le climat de l'Italie dans la canicule, qui, au milieu des sables du désert, avait supporté sans se plaindre les ardeurs du soleil de Syrie, ne pouvait pas, le 24 juin, au bord du Niémen, résister à la chaleur du nord de l'Europe. Le lecteur serait tenté de croire que c'est d'un autre Napoléon qu'il s'agit. Et, en effet, le portrait tracé par M. de Ségur, et qui apparaît dans tout son ouvrage, ne ressemble pas plus au général de l'armée d'Italie, qu'à celui qui, l'année suivante, vainquit à Lutzen, à Champaubert, à Montmirail.

Notre auteur convient que ce qu'il dit n'est pas vraisemblable, mais il n'en est pas plus embarrassé. Ce n'est plus ni la chaleur ni l'étonnement de ne pas trouver l'ennemi, qui abat Napoléon, c'est une cause morale : *il se sent peser sur le cœur une si grande agression*. La phrase n'est pas française ; le sentiment l'est encore moins. M. de Ségur oublie que, dans ses chapitres précédents, il a montré le prince Kourakin dictant un ultimatum (page 91 [69]) qui ne laissait d'autre alternative que la guerre ; il oublie que l'armée russe était réunie long-temps avant l'armée française, et que l'empereur Alexandre se trouvait au quartier-général de la grande armée, avant même que Napoléon eût quitté Paris pour se rendre à Dresde ; il oublie ces démarches, qu'il a lui-même rapportées, et qui se rattachent toutes au refus du maintien de la paix. Par cette conjonction *quoique* et par ces alternatives multipliées *soit que*, figures qu'il affectionne particulièrement, il n'offre à son lecteur que des énigmes à deviner. Mais malheureusement, parmi tous les mots qu'il en donne, il ne fait jamais connaître le véritable.

« Tout à coup il s'enfonça à travers le pays, dans la forêt » qui bordait le fleuve. Il courait de toute la vitesse de son » cheval. Dans son empressement, il semblait qu'il voulût » tout seul atteindre l'ennemi, etc. » (Page 146 [109].)

Comment un écrivain, qui porte un titre militaire, oset-il travestir en extravagance digne de don Quichotte, l'action toute simple d'un général en chef, qui reconnaît le terrain sur lequel il doit agir ? L'empereur ne fit pas la folie que lui prête M. de Ségur de courir tout seul à travers les bois. Il fit lui-même une forte reconnaissance de cavalerie, et en envoya d'autres dans plusieurs directions, afin d'avoir des nouvelles de l'ennemi. Mais le maréchal-des-logis ignore cela ; il était probablement resté auprès des tentes, où ses fonctions le retenaient.

En général, ce chapitre est un morceau à effet, sur lequel l'auteur paraît avoir beaucoup compté. On y trouve la matière d'un mélodrame. C'est d'abord l'empereur couché dans sa tente, *étendu sans force dans un air immobile au milieu d'une chaleur lourde*. (Page 143 [106].) Ensuite la nuit vient : quelques sapeurs passent sur l'autre rive ; ils y trouvent *un cosaque seul, qui leur demande qui ils sont*. — Français, répondent-ils. — *Que voulez-vous*, reprit cet officier, *et pourquoi venez-vous en Russie ?* Un sapeur lui répliqua brusquement : *Vous faire la guerre ! prendre Wilna ! délivrer la Pologne !* A ces mots, *le cosaque disparaît dans les bois ; trois coups de fusil se font entendre ; c'est le signal qu'une grande invasion était commencée*. (Pages 143 et 144 [107].) Les colonnes françaises débouchent. « Le génie des conquêtes enflamme les imaginations. » (Page 145 [108].) On voit Napoléon qui se hâte de poser » le pied sur la terre russe, et de faire sans hésiter ce premier pas vers sa perte. » (Page 146 [109].) Au génie des conquêtes succède celui des tempêtes. L'auteur n'a pas oublié les présages. « Le cheval de Napoléon s'abat (p. 142 [106]), » le jour s'obscurcit, le vent s'élève, un orage survient, qui » est grand comme l'entreprise. » (Page 147 [109].) L'armée ne veut pas y reconnaître *la réprobation d'une si grande agression*. (Page 148 [110].) Le pont sur la Vilia est rompu ;

Napoléon s'irrite *contre elle* : c'est Xerxès faisant frapper de verges l'Hellespont; « il affecte de la mépriser comme » tout ce qui lui fait obstacle, et ordonne à un escadron de Polonais de se jeter dans cette rivière. » (Page 148 [110].) Ils périssent tous. Ce dénouement du mélodrame fait succéder l'odieux au ridicule. L'auteur fait peser sur la mémoire de l'empereur l'accusation d'avoir sacrifié à une colère insensée la vie de tant de braves gens. Voici la vérité.

Napoléon, arrivant sur la Vilia, trouva le pont rompu. Voulant avoir des nouvelles de l'ennemi, il donna ordre à un escadron du régiment de cheval-légers polonais de la garde * de passer la rivière, comme les cosaques, à la nage. Quelques-uns, moins bons cavaliers que les autres, se séparèrent de l'escadron; un cheval-léger lancier de la première compagnie, nommé Trzcinski, fut le seul qui périt. Un officier de ce même escadron, le comte Joseph Zaluski, alors capitaine, aujourd'hui aide-de-camp du roi de Pologne, ayant abandonné son cheval, courait risque de se noyer; il fut sauvé par des ouvriers sapeurs et des soldats d'infanterie légère. Que deviennent les lamentations de M. de Ségur? Que devient ce saisissement *d'horreur et d'admiration* (page 149 [111]) qu'il prête à l'armée?

Il en est de même de *cet orage grand comme l'entreprise*; il faut le réduire à une simple averse. Ce qui a induit en erreur notre historien, c'est qu'il a lu dans Labaume qu'un orage avait éclaté au moment où le corps du vice-roi passait le Niémen, le 29 juin. Il en fait l'application au passage du Niémen par l'empereur, à Kowno, le 24, sans réfléchir à la différence de cinq jours qui eut lieu entre ces deux opérations. Mais M. de Ségur n'y regarde pas de si

* C'était le premier escadron, commandé par le chef d'escadron Kozieltulski, et composé de la première compagnie, capitaine Zaluski, et de la cinquième, capitaine Szeptycki. Le général Krasinski, qui commandait le régiment, se jeta à l'eau pour sauver un de ses soldats.

près. D'ailleurs, en plaçant cet orage au passage même de l'empereur, il donnait à son récit une couleur bien plus dramatique, et trouvait l'occasion de grouper autour de ce prétendu phénomène, les réflexions mystiques qui conviennent si bien à la tournure de son esprit. C'est seulement après les torrens de pluie dont parle Labaume, qu'un grand nombre de chevaux périrent, par suite d'un refroidissement subit de l'atmosphère.

Tel est le récit du passage du Niémen, écrit, comme on le dit aujourd'hui, dans le style romantique, puisqu'il est chargé de descriptions et de petits détails racontés avec de grands mots. Pour nous, nous le qualifions de romanesque. Ainsi doit s'appeler une histoire où ce qu'on trouve le moins, c'est la vérité.

CHAPITRE III.

L'AUTEUR nous transporte à Wilna, qu'il nous représente livré au délire de la joie; mais il a soin de nous avertir que cette « exaltation irréfléchie chez les uns, excitée chez les » autres, dura peu. » (Page 153 [114].) Cette exaltation *irréfléchie* est présentée dans la même page, comme l'effet *d'un patriotisme vivant encore*; or, un patriotisme qui vit depuis long-temps n'est pas un sentiment irréfléchi. Cette exaltation était *excitée* selon notre auteur, et cependant il dit qu'elle se manifestait par un épanchement universel. Mais un sentiment excité ne peut être que factice. M. de Ségur devrait nous apprendre comment on l'avait fait naître. La police de Paris avait-elle donc précédé l'avant-garde, pour préparer à l'armée des applaudissemens lorsqu'elle entrerait à Wilna?

L'empereur y reçoit une adresse de la diète de Varsovie, à laquelle il répond. M. de Ségur se hâte de l'accuser d'avoir glacé, par sa réponse, le zèle des Polonais. « Ils ne surent, » dit-il, à quoi en attribuer la circonspection; ils doutèrent » des intentions de Napoléon.... Même autour de lui, on se » demandait les motifs de cette prudence qui paraissait » intempestive. » (Page 156 [116].)

Si par les personnes qui sont autour de Napoléon, on entend les maréchaux-des-logis de son palais, et quelques officiers qui ne voyaient dans cette campagne que la privation des plaisirs de Paris, il est assez peu important pour

l'histoire, de savoir ce qu'on se demandait *autour* de ce prince. Ces messieurs étaient bien loin d'avoir alors l'importance qu'ils se donnent aujourd'hui, et ce n'est pas d'après leurs jugemens qu'on jugera l'empereur.

Veut-on savoir pourquoi Napoléon ne dit pas « le royaume » de Pologne existe, » comme le demandaient les députés de la confédération de Pologne? Le voici. L'empereur avait beaucoup d'intérêts à concilier, de devoirs à remplir. Son premier devoir était la paix, et son premier intérêt, de ne prendre aucun engagement qui le subordonnât à d'autres intérêts qu'à ceux de la France. *Si celui dont chaque parole était un décret*, eût dit: « Le royaume de Pologne existe, » il n'aurait pu poser les armes qu'il n'eût existé en effet. Si *ce royaume* devait son existence *aux efforts unanimes d'une population qui couvre des contrées si éloignées et si étendues*, nul n'aurait pu lui imposer l'obligation de ne pas le reconnaître, encore moins de le détruire. Autre chose était pour lui d'être engagé par les événemens, ou par sa libre volonté. Il n'avait lié l'Autriche à la cession *d'une partie de la Gallicie*, que pour le cas où, par suite de la guerre, le royaume de Pologne viendrait à être rétabli (termes du traité d'alliance). Et qu'avait-on entendu par *suite de la guerre*? C'était la paix qui, en la terminant, aurait affranchi la Pologne. Ce ne pouvait pas être, lorsque la guerre était à peine commencée, l'insurrection, qui, à ce seul mot, *la Pologne existe*, aurait éclaté dans la Gallicie autrichienne, province renfermant autant de cœurs dévoués à la patrie, que celles où le sentiment de l'indépendance est le plus exalté. L'Autriche le savait; elle le craignait.

Napoléon était-il en position, à Wilna, de dire les mots solennels qui auraient justifié les craintes de cette puissance, et de taire ceux qui seuls auraient pu la rassurer? Ses devoirs, ses intérêts, sa conduite sont-ils suffisamment expliqués? Ce ne sont pas là des conjectures ni des rumeurs

de quartier-général; c'est la substance des instructions données alors au comte Otto. Dans la campagne de 1806 contre la Prusse, où la Pologne prussienne était seule en question, Napoléon s'était tenu dans la même réserve, parce qu'alors, comme toujours, la paix était pour lui le but de la guerre.

M. de Ségur, après nous avoir exposé la politique du salon de service, peint la « froideur de la Lithuanie, à laquelle on dicta jusqu'aux élans de son patriotisme, et » d'où il résulta pour Napoléon comme pour elle, une » fausse position, où tout devint fautes, contradictions et » demi-mesures. (Page 157 [117].)

Pour y mettre le comble, on ajoute que Napoléon laissa former un gouvernement provisoire, dont le « choix fut » malheureux en quelques points, et déplut à la fierté » jalouse d'une noblesse difficile à contenter. (P. 158 [117].) Il est dommage pour l'historien, que rien de tout cela ne soit vrai. Le gouvernement lithuanien, composé de sept membres, en comptait six choisis dans la plus haute noblesse; le comte Soltan, le prince Alexandre Sapiéha, comte Potocki, comte Sierakowski, comte Prozor et comte Tysenhaus. Le septième, M. Sniadecki, avait été désigné comme le représentant de la célèbre université de Wilna, dont il était le président. Ces choix eurent l'assentiment unanime.

« Napoléon comptait sur quatre millions de Lithuaniens; quelques milliers seulement le secondèrent. » (Page 158 [117].) Toute la population s'unit à sa cause et la servit.

« Une garde d'honneur, dit M. de Ségur, lui avait été » décernée; trois cavaliers le suivirent. » (Page 158 [118].) Napoléon avait quitté Wilna depuis plus d'un mois, lorsque le prince Sapiéha lui proposa une garde d'honneur, dont il lui envoya la liste, et que l'empereur, peu disposé

à l'accepter, n'avait admise qu'au nombre de cinquante hommes. Elle se trouva bien plus considérable, et par l'ordre de Napoléon, elle devint le noyau d'un second régiment de cheveau-légers polonais de la garde, dont le commandement fut donné au brave général Konopka. M. de Ségur ne les a pas vus, il n'a pas même été informé de leur sort; car il nous dirait sans doute que plusieurs centaines de ces jeunes gens, appartenant aux familles les plus distinguées de la Lithuanie, surpris par une division de cavalerie commandée par le général Czaplitz, aide-de-camp de l'empereur de Russie, tombèrent à Slonim entre les mains de l'ennemi.

Ce événement aurait pu ne pas échapper à l'historien, qui tient note de trois cavaliers suivant le quartier-général, lesquels étaient trois gentilshommes polonais que le prince de Neufchâtel avait attachés à son état-major comme interprètes. Il y a peu de pages, dans cette histoire, où l'on ne trouve de pareilles bévues.

Nous ne disons rien de ce grand débat entre les généraux polonais qui accompagnaient l'empereur, et quelques-uns des officiers de service auprès de lui. L'imagination de l'auteur n'a, selon son système, arrangé ces conversations que pour fournir des preuves de la tiédeur des Lithuaniens. Le dévouement, les sacrifices et les malheurs de cette noble contrée, auraient pu lui faire naître des inspirations d'un genre plus élevé.

« La fuite de l'ennemi ajourna cette victoire, après laquelle on courait. L'empereur pouvait attendre ses voisins..... Mais il ne voulut pas lâcher prise..... Il lança sur » les Russes quatre cent mille hommes avec vingt jours » de vivres, dans un pays (s'empresse-t-on d'ajouter, de » peur qu'on ne loue tant d'activité), dans un pays qui » n'avait pas pu nourrir les vingt mille Suédois de Charles XII. » (Page 164 [122].)

Le plan de l'empereur avait complètement réussi. Dès l'ouverture de la campagne, il avait coupé l'aile gauche commandée par le prince Bagration, le corps de Doctoroff, ainsi que la division russe Dorokow *, du centre de l'armée russe, qui fut obligée de fuir vers la Duna sur son camp de Drissa, abandonnant les magasins immenses réunis en Lithuanie et en Samogitie, et nous laissant maîtres de ces deux provinces.

Arrivé à Wilna, l'empereur ne lança pas quatre cent mille hommes sur les traces de l'ennemi. Il fit manœuvrer les premier et quatrième corps pour empêcher la réunion, sur la Duna, des corps séparés de l'armée russe, en même temps qu'avec le corps principal il marchait sur Barclay de Tolly. On pouvait attendre de ces opérations la destruction de Bagration, qui, devancé par le maréchal Davoust, ayant sur son flanc le vice-roi, et poussé par le roi de Westphalie à la tête de plus de soixante mille hommes, n'aurait pu passer le Dniéper sans livrer bataille contre des forces qui, par leur grande supériorité, l'auraient écrasé.

* Cette division, formant l'avant-garde du comte Schouwalof, était placée à Orany, où le désordre qui régnait au quartier-général après le mouvement de l'empereur, l'avait fait oublier. Elle fut forcée de suivre le mouvement de Bagration sur Smolensk. Le seul corps de Doctoroff put rejoindre le camp de Drissa, en abandonnant son bagage et un grand nombre de traîneurs.

CHAPITRE IV.

M. DE SÉGUR se donne ample carrière dans ce chapitre; il énumère les pillages, les incendies, les désordres, les misères qu'il dit signaler la marche de l'armée. Nous ne ferons qu'une remarque; c'est que dans les guerres du beau temps de Louis XIV, dans celles du maréchal de Saxe, du maréchal de Broglie, dans les brillantes campagnes de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, un écrivain qui se serait amusé à décrire minutieusement ce qui se passait sur les derrières de l'armée, aurait pu faire des tableaux semblables aux siens, et causer dans les salons et les boudoirs de Paris les mêmes émotions que M. de Ségur. Cet historien aime beaucoup les scènes de désordre et de pillage; il a véritablement la vocation de *peintre des désastres*. Au surplus, voici un échantillon de son style en ce genre, qui sans doute ne lui ouvrira pas les portes de l'Académie. Pour ne point fatiguer le lecteur, nous ne puiserons que dans une seule page.

- « Une position si excessive amena des excès... »
- « Ces hommes rudes et armés, assaillis par tant de be- »
- » soins immodérés, ne purent rester modérés.
- » Ils se vengeaient des propriétaires sur les propriétés.
- » Il y en eut qui se tuèrent *avant* d'en venir à ces ex- »
- » trémités.
- » Mais plusieurs s'endurcirent. Un excès les entraîna à »
- » un autre, comme on s'échauffe souvent par les coups »
- » qu'on donne.....